

NOVO



AVRIL — JUIN 2025

N° 76

LA CULTURE N'A PAS DE PRIX

UN PESSIMISME DE COMBAT

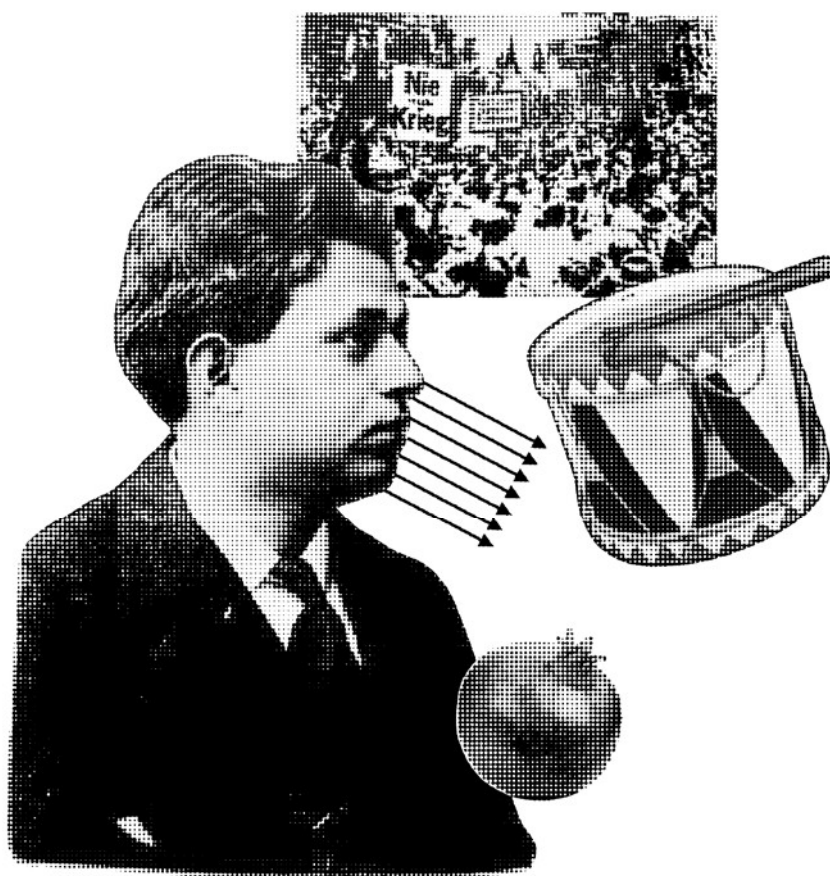
Par Clément Willer ~ Photomontage : Philippe Delangle

**ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE SEDIERTA AUTOUR
D'ON N'ENGUEULE PAS UN OCÉAN DE KURT TUCHOLSKY
AUX ÉDITIONS LA DERNIÈRE GOUTTE, AU CAFÉ BRANT
À STRASBOURG, LE VENDREDI 7 MARS.**

À la tête des éditions La dernière goutte avec Nathalie Eberhardt, Christophe Sedierta nous parle du dernier titre qu'ils ont fait paraître : *On n'engueule pas un océan*, dont la résistance aussi désespérée qu'acharnée à la montée du nazisme sous la République de Weimar n'est pas sans une certaine actualité.

Comment vous est venue l'idée de publier cette anthologie subversive de l'écrivain allemand Kurt Tucholsky, qu'on peut qualifier de satiriste antimilitariste et anti-fasciste ?

La période de Weimar en Allemagne m'intéresse particulièrement, et l'œuvre de Kurt Tucholsky me passionne. Pas grand-chose de lui n'a été publié en France, où il est très peu connu, alors que c'était un grand francophile : il a habité à Paris dans les années 1920, travaillant comme correspondant pour la *Weltbühne* et la *Vossische Zeitung* et œuvrant autant que possible à l'amitié franco-allemande. Il écrivait essentiellement pour la presse. Cette forme littéraire très liée à l'actualité qu'il pratiquait est commune en Allemagne, mais elle est sans doute un peu déroutante pour le lectorat français. Quelques traductions sont parues dans les années 1960 et 1970 en France, mais peu de choses par rapport aux milliers de textes qu'il a publiés dans des journaux, en plus de deux ou trois romans. Nous



avons publié un premier livre de lui en 2018, un texte intitulé *Bulles de savon* que j'avais découvert à Berlin, non par hasard, dans la librairie Tucholsky. L'idée de publier un volume de ses textes courts et de ses aphorismes nous est venue par la suite, naturellement.

Comment avez-vous travaillé pour aboutir à ce livre singulier, qui mêle des aphorismes, des poèmes, des récits, des textes politiques datant des années 1910 à 1930 tout en étant recueillis dans un ordre non-chronologique, mais aussi des photomontages réalisés par Philippe Delangle ?

Cela a demandé plusieurs années de travail, plus de cinq. Il a fallu d'abord sélectionner les textes qui nous semblaient avoir gardé toute leur pertinence dans les œuvres complètes allemandes, qui font plus d'une vingtaine de volumes aux éditions Rohwolt. Entre les textes les plus longs qui font deux à trois pages, nous souhaitions insérer ce qu'on nomme en allemand des *Schnipsel*, c'est-à-dire des rogatons, des coupures, des chutes : c'est une forme très brève que maniait beaucoup Kurt Tucholsky. Nous avons aussi voulu alterner entre des textes satiriques, des textes plus mélancoliques sur le temps qui passe, des textes pleins d'humour où il se moque des travers des hommes... Mais dès le début, je savais sur quel texte devait s'ouvrir le livre, et sur quel texte il devait se refermer. Ce dernier texte se nomme « Arrivée » et raconte l'arrivée d'étrangers dans une ville qu'ils ne connaissent pas. J'avais vraiment envie de finir là-dessus, c'est un texte d'une force et d'une actualité incroyables, qui me donne des frissons. La traductrice, Elisabeth Willenz, a d'ailleurs fait un travail magnifique. Quant aux photomontages de Philippe Delangle, ils constituent à la fois un travail très personnel sur l'image et un hommage à ces artistes des années 1920 comme John Heartfield, que Kurt Tucholsky connaissait bien puisqu'ils ont fait un livre satirique ensemble (*Deutschland, Deutschland über alles* paru en 1929). Ses collages correspondent très bien non seulement à l'esprit de notre maison d'édition, mais aussi à l'esprit de ce moment historique.

Ce moment historique, qui est celui de la République de Weimar et de la montée insidieuse du nazisme, est d'ailleurs tragique... Comment pourrait-on situer Kurt Tucholsky dans l'histoire littéraire et culturelle de cette époque, et quelle est l'actualité de ses positions ?

Il était très engagé à gauche : il était un ennemi acharné des nazis, de l'ordre militaire et bureaucratique, de tout ce qui allait contre la culture et l'émancipation. Avec la montée de l'autoritarisme et du fascisme, il a quitté l'Allemagne, pour s'exiler à Paris, puis en Suède, où il s'est donné la mort en 1935, deux ans après l'arrivée des nazis au pouvoir. Ces derniers l'avaient

déchu de sa nationalité, frappé d'une interdiction de publication, et avaient brûlé ses livres lors des grands autodafés de Berlin en 1933. Sur les images d'archives, on voit les propagandistes nazis qui citent son nom en jetant ses livres au feu... On imagine le drame que ce fut pour lui, qui avait inlassablement dénoncé les nazis, de les voir arriver au pouvoir. La phrase de lui qui donne son titre au livre traduit son désespoir face à cette marée brune : *On n'engueule pas un océan*. Autrement dit, nous, pauvres écrivains, ne pouvons plus rien faire pour résister aux eaux qui montent et qui engloutissent tout. C'est très pessimiste. Mais cette période de l'histoire est ainsi, telle que la raconte très bien Jean-Michel Palmier dans *Weimar en exil* : à partir du moment où les nazis arrivent au pouvoir, tout change, et les intellectuels ne peuvent plus que s'exiler, se taire ou se donner la mort. Comme d'autres, Kurt Tucholsky se trouve dans cette impasse : il se tait, puis il se suicide. Publier ce livre était une façon de lui rendre hommage, de perpétuer sa mémoire, à une époque dont on voit, si l'on est un peu lucide, qu'elle se dirige elle aussi vers de grands périls.

Comment pourrait-on décrire ce pessimisme de Kurt Tucholsky, qui a quelque chose de très vivant malgré tout, qui n'est pas du tout résigné ? Il semble qu'il continuait à lutter « malgré tout », pour reprendre les derniers mots de Karl Liebknecht, assassiné comme Rosa Luxemburg par les milices d'extrême droite, drame dénoncé d'ailleurs par Kurt Tucholsky.

Oui, c'est un pessimisme de combat. Kurt Tucholsky est un combattant, quelqu'un qui ne supporte pas de voir les choses telles qu'elles sont, et qui veut les transformer. Il sait qu'il ne parviendra probablement pas à les transformer, et pourtant il essaie quand même, il persévère. Même s'il pressent que toutes ses tentatives sont vouées à échouer, il continue. C'était un enragé. Il avait d'ailleurs plusieurs noms de plume, dont Peter Panter et Theobald Tiger : c'était un félin. Il ne peut pas baisser les bras. S'il finit par baisser les bras, c'est sous la violente contrainte de la répression nazie. Mais il aura mené son combat jusqu'au bout, malgré tout. Un de ses aphorismes résume en quelque sorte son combat désespéré : « Le tac-tac de la machine à écrire n'a pas autant de force que celui de la mitrailleuse. » On peut aussi se souvenir qu'Erich Kästner le décrivait ainsi : « Un petit Berlinoïse grassouillet qui, muni d'une machine à écrire, voulait arrêter une catastrophe. »

— ON N'ENGUEULE PAS UN OCÉAN,

Kurt Tucholsky, La dernière goutte